

Le Fétiche et la Plume

Hélène Ling, Inès Sol Salas

Rivages, septembre 2022

416 pages, 22,50 €

Voici une étude, tout à la fois sévère et déprise de toute nostalgie, qui propose une critique politique et sociale des évolutions récentes de l'édition et de la littérature.

C'est sous le prisme du néolibéralisme et d'un projet politique, à la fois capitaliste, néolibéral et conservateur, que les deux autrices montrent « *les liens troubles que la littérature entretient avec le système économique dominant qui la produit et l'absorbe* », et comment « la plume », désormais fétichisée, devient un nouveau produit du capitalisme.

Alors que l'hyperconcentration éditoriale s'accélère (quatre grands groupes aujourd'hui qui se partagent les deux tiers du chiffre d'affaires des livres en France) et qu'elle s'accompagne d'une surproduction de romans et d'essais, les deux autrices proposent une analyse critique, très riche et documentée des mutations d'une production éditoriale en passe de faire disparaître l'éditeur, et, pour quoi pas, l'écrivain lui-même.

Ce dernier, qu'on appelle désormais non pas « écrivain » mais auteur (ou autrice), comme si l'acte d'écrire se réduisait à la production de contenus, est au demeurant pleinement prolétarisé aux côtés d'une élite starisée qui vend à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. À l'instar du cinéma, l'édition devient une industrie liée de manière horizontale à toute une série de médias, et ce processus, qui vide de sa substance le métier d'éditeur, qui écrase la singularité de l'acte d'écrire tout en pesant lourdement sur le bout de la chaîne (celle des librairies « indépendantes »), pourrait bien avoir atteint un point de non-retour, renvoyant alors à de sympathiques rêveries l'idée d'une « exception française culturelle ».

De fait, si tout au long des siècles la littérature a été fréquemment interrogée dans sa capacité de



survie et de renouvellement, la réification de l'acte d'écrire prend aujourd'hui une tout autre dimension. La multitude et apparente diversité des productions non seulement masquent la standardisation et l'homogénéisation des « produits », mais elles s'accompagnent de l'insertion du livre au sein d'un système d'objets, de contenus multimédias, dans lequel l'acte singulier de la création littéraire et de la lecture se dissout. Non pas que la création littéraire ait disparu, ni qu'on ne découvre plus d'écrivains importants, mais dans cet ensemble nivelé, c'est à contre-courant qu'émergent des écritures échappant à une typologie, ici finement analysée.

Le livre, réduit à un objet vide ?

À côté de la description précise de l'évolution du secteur de l'édition proprement dit, l'essai analyse le rôle de plus en plus important de nouveaux acteurs économiques : les grandes surfaces par exemple, ou Amazon. On voit aussi se multiplier les prix littéraires octroyés par des groupes de consommateurs, des lecteurs et lectrices de journaux, ou encore, des catégories d'âge (jeunes, lycéens). La transformation du produit « livre » s'accompagne de celle du métier de « critique », de l'émergence de nouveaux acteurs comme les Youtubers, autoproclamés critiques, et ce alors que les réseaux sociaux et les influenceurs jouent un rôle de prescripteurs.

S'interrogeant sur la mise en spectacle de la littérature et des écrivains dans des lieux, événements, expositions, foires où le livre est réduit à un objet vide, contenu dans les jaquettes, avec des couvertures de plus en plus colorées, des mises en scène des auteurs et autrices, l'essai montre aussi comment les maisons d'édition ont pu, peu à peu, se prêter au jeu. Dans ce contexte, se dégage une sorte de typologie d'une littérature actuelle, qui paraît détachée des critères d'une bourgeoisie élitiste mais qui, en même temps, est arri-

mée à des tendances *marketing* comme par exemple le « *feeling good* ». Il ne s'agit pas ici de démocratisation – l'essai ne défend pas une littérature « élitiste » – mais de transfert, vers la littérature ou vers les essais, de contenus qui incarnent le triomphe de l'hyperlibéralisme. Et l'on peut observer, dans la production et dans la vente, l'effacement d'une altérité, d'une parole qui serait autre face à la monopolisation par des genres qui n'ont plus rien de transgressif, de libérateur, de fructifiant les imaginaires.

Au point que penser une littérature sans écrivains ne relèverait plus d'une dystopie, mais bien d'expérimentations déjà menées. Ce tableau, si sombre soit-il, n'est cependant pas dénué d'une saine ironie qui le situe aux antipodes du déclinisme. L'ouvrage appelle plutôt à une lucidité, porteuse de luttes. Les autrices imaginent les conditions d'une phase nouvelle, inventive, créative de littérature encore et toujours, sur les décombres de la période actuelle. Une invitation à ne jamais, jamais, renoncer à une renaissance, non pas « résurrection », mais triomphe de la vie.

Fabienne Messica,
membre du Comité
national de la LDH